DEUX NOUVELLES TOMBES CUCUTÉNIENNES À RITE MAGIQUE DÉCOUVERTES À TRAIAN

Au cours de la campagne de fouilles effectuées en 1956 en Moldavie à Traian (district de Buhuşi, région de Bacău), notre collectif archéologique fit, entre autres, la découverte de quatre tombes renfermant des squelettes.

Bien que le but que se propose notre activité archéologique soit en premier lieu la recherche des vestiges laissés par les producteurs de biens matériels et l'étude de leur genre de vie, nous devons cependant reconnaître qu'à maintes occasions ce sont les tombes qui nous offrent, de la façon la plus inattendue, la possibilité de pénétrer l'existence de ces sociétés et d'interpréter certains phénomènes de superstructure. Lorsqu'il s'agit d'étudier l'époque des sociétés primitives néolithiques, c'est sur ce genre de découvertes que notre attention se dirige, d'autant plus qu'il n'existe pas de sources écrites et que les manifestations artistiques sont schématiques au possible.

C'est en étudiant le processus de réversibilité survenant entre la base économique et la superstructure qui y correspond, qu'il nous a été possible de poser, une fois de plus, des conclusions d'une certaine importance, comme nous le verrons plus loin.

Par leur type, aussi bien que par leur place dans le plan des fouilles, les sépultures qui viennent d'être découvertes en 1956 se divisent d'elles-mêmes en deux groupes distincts. Les deux tombes dégagées dans la partie Sud-Est du site à céramique peinte de la phase Cucuteni A—B appartiennent à la catégorie des sépultures en fosses de forme circulaire ou ovale, que l'on connaît en Roumanie depuis 1952 [1], tandis que les deux autres, découvertes dans la partie opposée, à savoir du côté Sud-Ouest, constituent pour la station de Dealul Fîntînilor un élément nouveau.

Nous nous attacherons, au cours de l'exposé qui suit, uniquement à ces deux inhumations de rite magique; quant aux autres, nous y reviendrons dans une étude ultérieure.

On connaît jusqu'à présent quatre tombes appartenant à la première catégorie de sépultures découvertes à Traian (Dealul Fîntînilor); chacune est cependant dans son genre un unicat.

La tombe n° 1/1956 de cette catégorie a été découverte pendant que l'on creusait la tranchée Z, à la recherche du tracé du fossé de protection (voir le plan, fig. 1); quant à la tombe

[1] H. Dumitrescu, O *descoperire în legătură cu ritul de înmormîntare în cuprinsul culturii ceramicii pictate Cucuteni-Tripolie*, SCIV, V, 3—4, 1954, pp. 399—429; idem, *Découvertes concernant un rite funéraire magique dans l'aire de la civilisation de la céramique peinte du type Cucuteni-Tripolje*, « Dacia», N. S., I, 1957, pp. 97—116.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

n° 2 /1956, elle fut dégagée à proximité de la première, du côté Sud-Est, comme on pratiquait une tranchée de sondage, parallèle à la tranchée Z.

Ces inhumations, à inventaire de vases peints et non peints, se ressemblent par la forme des fosses et par la disposition de cet inventaire; mais elles se distinguent cependant les unes des autres par les ossements humains qu'elles renferment et par la manière dont ces derniers y furent déposés. En ce qui concerne la tombe n° 1/1956 (fig. 2 et 3), les dimensions de la fosse, creusée dans une terre jaune lœssoïde, sont de $1^m40 \times 1^m50$ sur 1^m30 de profondeur. Des fragments de céramique, peinte ou non, ainsi que certains vases, brisés surtout par la pression de la terre, sont apparus à partir de 0^m80 — 1 m de profondeur, dans la partie Sud-Ouest et au centre de la fosse. Il nous a été impossible de nous rendre compte sur-le-champ de la disposition initiale de ces vases dans la fosse, étant donné qu'au moment de la découverte du tombeau le mobilier céramique, qui y prédominait, se présentait sous l'aspect d'un amalgame de vases et de fragments aux formes et aux dimensions variées. Pour écarter toute confusion possible, on a conservé aux vases les numéros qui leur avaient été attribués sur le chantier, dans l'ordre de leur découverte, de 1 à 24; les ossements ont été numérotés de 101 à 111; quant aux quelques autres objets exhumés, on les a notés avec des lettres. A partir du côté Nord de la fosse et en allant vers l'Ouest, nous dégageâmes tout d'abord un grand vase en forme de jarre (n° 3), brisé, cuit au rouge, lequel, en se renversant du côté Nord, avait engagé l'extrémité inférieure d'un tibia humain (n° 101). Sous cet os, mais repoussés vers le centre de la fosse, se trouvaient les fragments de deux écuelles peintes, largement ouvertes, emboîtées l'une dans l'autre (n° 1 et n° 2); elles avaient glissé sur les restes d'un troisième vase de type bitronconique (n° 8), situé un peu plus vers le Sud et renfermant du charbon, dont on découvrit des fragments plus importants dans la partie Nord-Ouest de l'ensemble. Sur la partie Est de celui-ci s'appuyait la partie inférieure d'un fémur humain (n° 102), qui prolongeait le tibia (n° 101); ces deux os longs étaient orientés de l'Ouest vers le Nord. À l'extrémité supérieure du fémur gisait l'un des os iliaques (n° 104). Dans le coin Nord-Est de la fosse se trouvait le second tibia (n° 103), orienté du Nord vers l'Est, donc transversalement aux os mentionnés plus haut et placé, de même que ceux-ci, sur les fragments d'un vase fait d'une pâte grossière (n° 17), dans le voisinage duquel on trouva quelques ossements de veau (n° 110). A l'extrémité orientale de la fosse, isolé en quelque sorte du reste de l'ensemble, se trouvait un fragment du sacrum (n° 106). Toujours en dehors du groupe de vases, du côté Est, on trouva une vertèbre, un fragment de côté et une coquille d'escargot (n° 108). Vers l'intérieur de la fosse et presque dans la même direction apparurent, parmi les tessons, quelques vertèbres (n° 105). Dans le coin Sud-Est de la fosse, on découvrit, à l'intérieur d'un tesson arrondi provenant de la paroi épaisse d'une jarre (n° 11), deux fragments d'omoplates humaines (n° 111). A côté, un vase à pied du type fruitière (n° 10), brisé, était renversé par-dessus d'autres fragments de vases exécutés dans une pâte de qualité inférieure (n° 12); son pied, légèrement penché vers le Sud, se maintenait encore presque d'aplomb. Parmi les tessons de la fruitière étaient éparpillés des morceaux de charbon. A l'Ouest de ce vase, une écuelle (n° 9) renfermait un fragment de colonne vertébrale (n° 107) et une côte. Entre ces deux vases se trouvait un tesson du type Cucuteni C, de bonne facture (*y*). Vers le côté Sud de l'ensemble, près d'un vase en pâte ordinaire, rougeâtre (n° 21), gisait un maxillaire de porc (*p*) — qui y avait probablement été renfermé — ainsi qu'un caillou plat (*r*). Dans la partie Sud-Ouest de la fosse était enfoui un amoncellement de fragments disparates de céramiques (n°s 18, 22, 23); il nous fut possible d'en dégager les fragments de deux vases peints du type fruitière (n° 5 et n° 6), dont l'un contenait du charbon. On y découvrit également les débris d'un vase peint, à large ouverture, pareil à un bassin (n° 23), et ceux d'une écuelle peinte

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

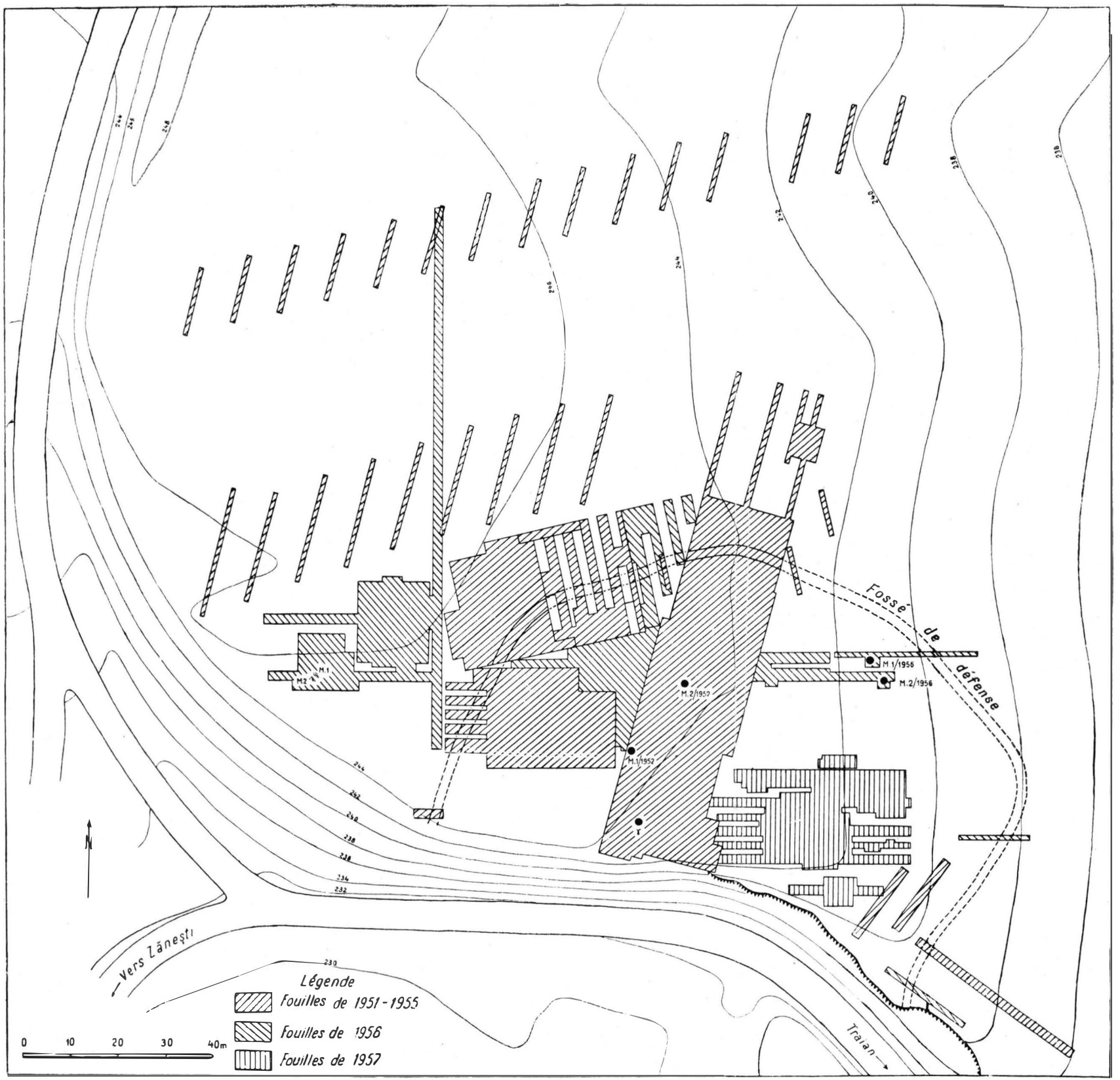


Fig. 1. — Le plan des fouilles de Traian (1951—1957), avec les quatre tombes à rite magique (M.1 et M.2/1952; M.1 et M.2/1956) et la fosse à offrandes (γ).

https://biblioteca-digitala.ro/ http://www.daciajournal.ro

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

(n° 7) qui renfermait du charbon, de la terre calcinée et des os d'animaux domestiques; on y trouva encore quelques fragments importants d'une jarre en pâte rouge grossière (n° 18). Quelques autres tessons, provenant des grands vases situés au Nord et au centre de l'ensemble, avaient glissé jusque dans ce coin du Sud-Ouest. Du côté Ouest de la fosse gisait, renversé, un

Fig. 2. — La tombe n° 1/1956, vue d'en haut.

vase peint de forme bitronconique, à haut col cylindrique, ayant l'ouverture orientée vers le Sud-Est (n° 4) et recouvert à l'Ouest par les tessons de l'écuelle mentionnée plus haut. Sur le rebord de ce vase se trouvaient un grand éclat de silex brut *(S)* et, à côté, une pierre aiguisée *(t)*. Quelques-uns des fragments céramiques n'ont pas été reportés sur le plan, pour avoir été découverts plus en profondeur et seulement après qu'on eût dégagé l'endroit. C'est ainsi que, sous l'écuelle renfermant le groupe de vertèbres articulées, se trouvaient les débris d'un petit vase peint. On trouva également dans l'espace libre entourant le fémur, des tessons provenant des vases voisins (n°s 14, 19, 20); sous l'une des vertèbres, le bout supérieur d'un second fémur; enfin, sous le tibia du coin Nord-Est de la fosse et les tessons adjacents, un fragment de clavicule humaine et du charbon.

Tous ces vases accusent les formes habituelles de la station: jarres à provisions, grandes écuelles, vases d'usage domestique, vases à panse bitronconique et à col cylindrique et, enfin, vases à pied, du type dit « fruitière », lesquels semblent avoir répondu à un usage spécial

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

relevant des pratiques du culte. Ces vases, peints ou non, appartiennent — sauf le fragment du type Cucuteni C — à la phase A – B de la civilisation de la céramique peinte cucuténienne. Bien que l'humidité en ait en grande partie effacé la peinture, on constate, de même que pour les tombes qui y furent découvertes en 1952, la prépondérance du style γ.

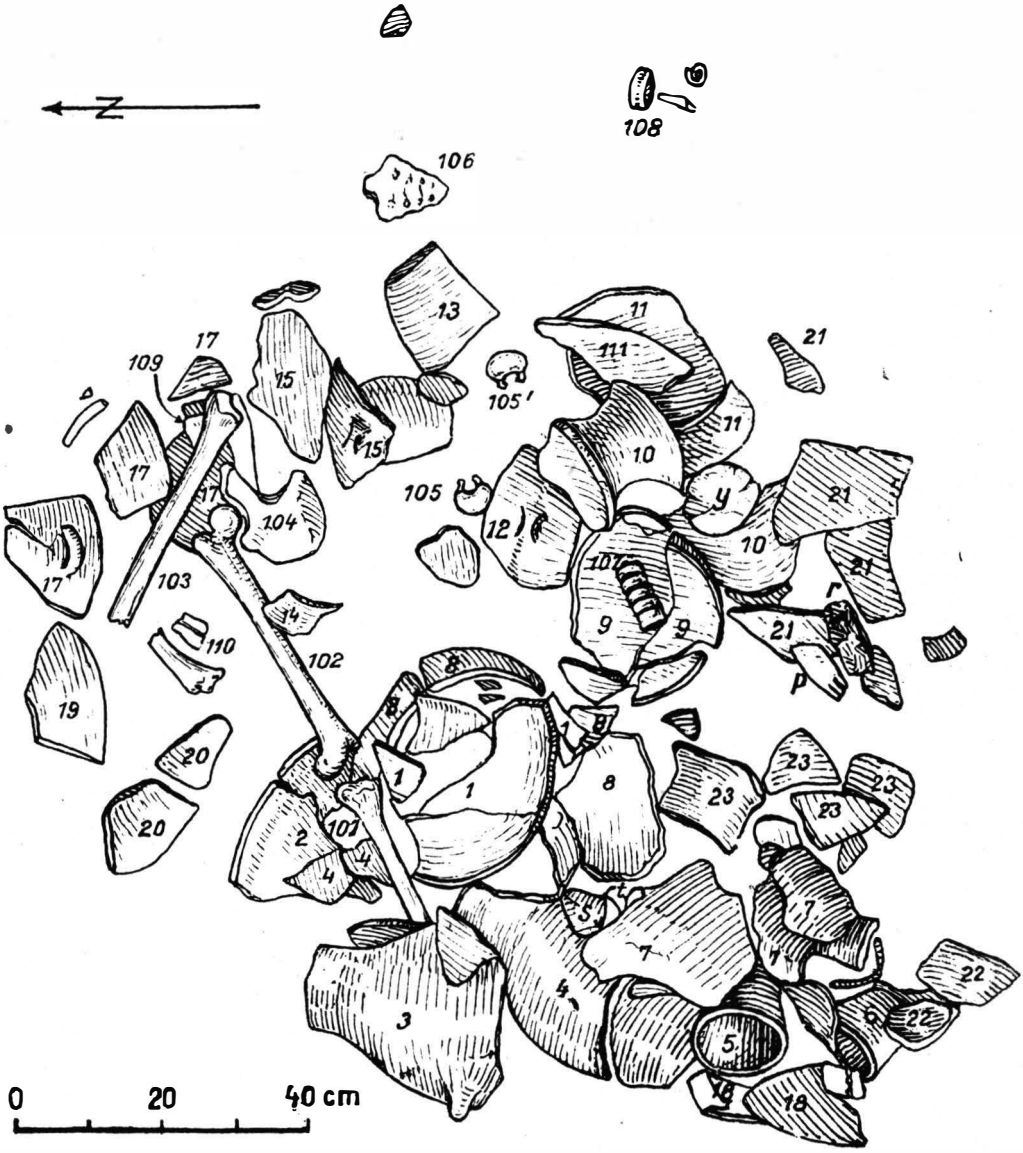


Fig. 3. — Les ossements et les vases de la tombe n° 1 /1956.

Un petit nombre seulement de ces vases a pu être reconstitué, ce qui nous porte à croire que l'on ne posait parfois dans les tombes que certains tessons des vases brisés à dessein dans un but rituel. Nous avons fini par établir qu'il y avait dans la tombe des fragments de 24 vases, en dehors de celui du type Cucuteni C. Certains de ces vases étaient emboîtés les

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

uns dans les autres, donc vides au moment de leur dépôt dans la tombe; d'autres, en échange, avaient été recouverts: il nous a été possible en effet de constater que ces derniers n'avaient point été sans contenu. Signalons, à ce propos, la présence, parmi les tessons, des débris d'ossements de veau ou de porc, des traces de cuisson et du charbon, ce qui confirme leur caractère de vases à offrandes. Par contre, il n'existait auprès de cet ensemble céramique aucune trace d'outils, à l'exception de quelques pierres et de l'éclat de silex noir qui possédait encore une partie de sa gangue.

Quant aux ossements humains reposant sur certains de ces fragments céramiques, nous devons y revenir avec insistance. En effet, c'est la façon peu commune dont se présente le squelette humain ou, plutôt, les parties conservées du cadavre déposé dans la tombe, qui constitue la note caractéristique de celle-ci. Nous avons constaté, en effet, d'une part, que certaines parties du squelette manquaient, d'autre part que les vestiges conservés se trouvaient répartis en groupes de dimensions variées.

Signalons en même temps qu'il ne peut être question du moindre ordre dans l'inhumation de ces restes, qui donnent l'impression d'avoir été jetés dans la tombe après amputation de certaines parties du cadavre. Aussi n'y a-t-on découvert ni les os du crâne, ni ceux des bras, des mains ou des pieds. Les os exhumés étaient d'aspect friable et de couleur presque marron, ayant été corrodés au cours des âges dans leur substance même.

Pour récapituler la position des os de ce squelette humain, remarquons d'abord que le groupe du côté Nord-Ouest de la fosse, à savoir le tibia, le fémur et l'os iliaque, y avaient été placés ou jetés sur leur face antérieure, c'est-à-dire le genou appuyant sur le fond de la fosse, fait qui, dans la mentalité de la fin de l'époque néolithique, n'était point dépourvu d'une certaine signification apotropaïque (fig. 3). Ces observations faites sur place ainsi que l'expertise anthropologique effectuée sur ces ossements par O. Necrasov et Dardu C. S. Nicolăescu-Plopşor [2] ont permis d'établir que, de tout le squelette, seuls les os de ce dernier groupe se trouvaient dans des rapports anatomiques normaux. Signalons également que l'os iliaque s'était tordu, en tombant, de 180° autour de son point d'articulation avec le fémur, de sorte que sa partie antérieure était orientée vers le haut.

A environ 0^m35 au Sud-Est de ce groupe d'ossements était venue se loger, près de l'une des vertèbres (mais à 0^m05 de profondeur), la partie supérieure du fémur droit; par contre, la partie supérieure du tibia droit occupait une position transversale, du côté Nord-Est de la fosse, juste au bout du fémur gauche. A l'opposé des os de la jambe gauche, le tibia droit gisait avec sa partie antérieure dirigée vers le haut. Cet os recouvrait une clavicule, tandis qu'un fragment du sacrum présentait également sa partie antérieure tournée vers le haut. Quelques vertèbres du squelette étaient dispersées obliquement, vers le Sud-Est; sans doute les bêtes qui creusent leurs galeries en profondeur les y avaient-elles traînées. Du même côté, à une distance d'environ 0^m50 du milieu du fémur gauche et parallèlement au groupe d'os de la jambe gauche, se trouvaient les vertèbres emboîtées les unes dans les autres ainsi qu'une côte et les fragments des deux omoplates.

Les différentes parties du squelette étant dispersées sur toute la surface de la fosse, la reconstitution des procédés employés à cette inhumation demeure incertaine. C'est ainsi qu'il nous est impossible de préciser si le cadavre avait été replié, ou même sectionné à la taille. L'hypothèse d'un dépècement initial, avant de jeter les fragments du cadavre sur les

[2] Olga C. Necrasov et D. C. S. Nicolăescu-Plopşor, *Etude anthropologique des squelettes néolithiques appartenant à la culture de la céramique peinte Cucuteni-Tripolje, découverts à Traian*, « Analele ştiinţifice ale Universităţii « Al. I. Cuza » din Iaşi » (seria nouă), Secţiunea II (Ştiinţe naturale-Geografie), III, 1—2, 1957, pp. 3—18, pl. I—III.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

vases à offrandes, paraît la plus vraisemblable. À cette pratique rituelle s'ajoute, sans le moindre doute, l'action de dispersion des vertèbres due aux différentes bêtes qui fouillent la terre, particulièrement nombreuses dans la région. Ceci représente le seul dérangement ultérieur admissible, la manière dont se présente la tombe écartant la possibilité d'une inhumation secondaire, ou bien d'un dérangement massif venu ultérieurement du dehors. Il est donc évident que nous nous trouvons ici en présence d'un cas d'inhumation primaire, du type des « inhumations partielles » de rite magique, dans lesquelles les restes du cadavre, dépecé à dessein après avoir été amputé par endroits, étaient finalement disséminés par-dessus les vases déposés dans la fosse.

Les anthropologistes mentionnés plus haut ont exprimé le jugement suivant sur ces restes ostéologiques humains tellement épars et incomplets et si mal conservés : ils auraient appartenu à un individu de sexe masculin, ayant dépassé 25 ans, de taille excessivement petite pour un homme (à peine 1m45 de hauteur). Ce fait a permis à Dardu C. S. Nicolăescu-Plopşor, qui avait étudié la structure des os, de penser à des troubles de la croissance, dus à la dysendocrinie. On trouvera dans une étude de ces deux anthropologistes [3] de plus amples informations concernant ces restes ostéologiques humains, ainsi que certains caractères pathologiques spécifiques, communs aussi à d'autres squelettes du site de Traian.

En ce qui nous concerne, nous nous sommes efforcée dès le début de comprendre la signification de ce dépeçage et de cette dissémination du cadavre, tels qu'ils ressortent des restes ostéologiques. Mais, avant de passer à une interprétation de ces pratiques rituelles et de trouver une explication à la mentalité primitive qu'elle reflète, il nous faut passer à la description de la seconde tombe.

La tombe n° 2 /1956 a été découverte dans le fossé VI (fig. 4 et 5). Le diamètre maximum de la fosse était de 1m30 et le diamètre minimum de 0m80; toutefois les vases, étroitement groupés d'une manière en quelque sorte circulaire, occupaient une surface de 1m 10 × 0m 80 seulement. Comparées aux tombes découvertes en 1952, nous devons noter les dimensions réduites des fosses des tombes de 1956. A partir de 1m 15 de profondeur du côté Nord et Nord-Est de la fosse, apparut d'abord un fond circulaire provenant d'un vase-couvercle du type dit « casque suédois » (n° 5) puis, un certain nombre de fragments céramiques épais provenant de plusieurs vases brisés rituellement (n° 6). Dans la partie Ouest de la fosse, à 1m 25 de profondeur, on trouva un vase de proportions moyennes, à panse sphérique, à col cylindrique et à deux anses en forme de proéminences percées (n° 2); ce vase était posé d'aplomb et recouvert d'un vase-couvercle du type dit « casque suédois » (n° 1). Du côté Sud, se trouvait un vase haut à deux anses proéminentes sur son diamètre maximum renversé avec l'ouverture tournée vers le Sud-Ouest (n° 3). A proximité de ce vase et en partie sous lui, se trouvait un vase peint du type gobelet (n° 4), de dimensions plus grandes que de coutume. Son ouverture était également dirigée vers le Sud-Ouest, la chute du grand vase voisin l'ayant entraîné dans la même direction. On découvrit encore du côté Est un vase intact, à col cylindrique et présentant une rainure à sa base, renversé, avec l'ouverture tournée cette fois-ci vers le Nord (n° 7). A l'Ouest de ce dernier, mais plus à l'intérieur de la fosse, se trouvaient des fragments du plateau d'un vase à pied du type « fruitière » (n° 8), qui avait supporté un crâne humain (n° 13). Autour de ce vase, on découvrit les débris d'un second vase, éparpillés sur le crâne (n° 12). Du côté Nord on trouva un fragment de la pierre d'un moulin à bras (n° 11), à l'extrémité Est, une mâchoire de brebis ou de chèvre (n° 10), et du côté Ouest, un autre petit os appartenant à un animal domestique (n° 9).

[3] *Op. cit.*, p. 11, ainsi que la contribution de ces mêmes auteurs dans « Materiale », V, 1959, pp. 203—216.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

Il est certain que ce groupe, formé de huit vases entiers ou fragmentaires, comprenait au centre le vase dont le plateau supportait le crâne humain. Signalons encore que, lorsqu'on défit les pièces en question, on observa que la fruitière avait été posée à l'intérieur d'un autre vase brisé, présentant des traces de fumée et placé, à son tour, sur une pierre ferrugineuse.

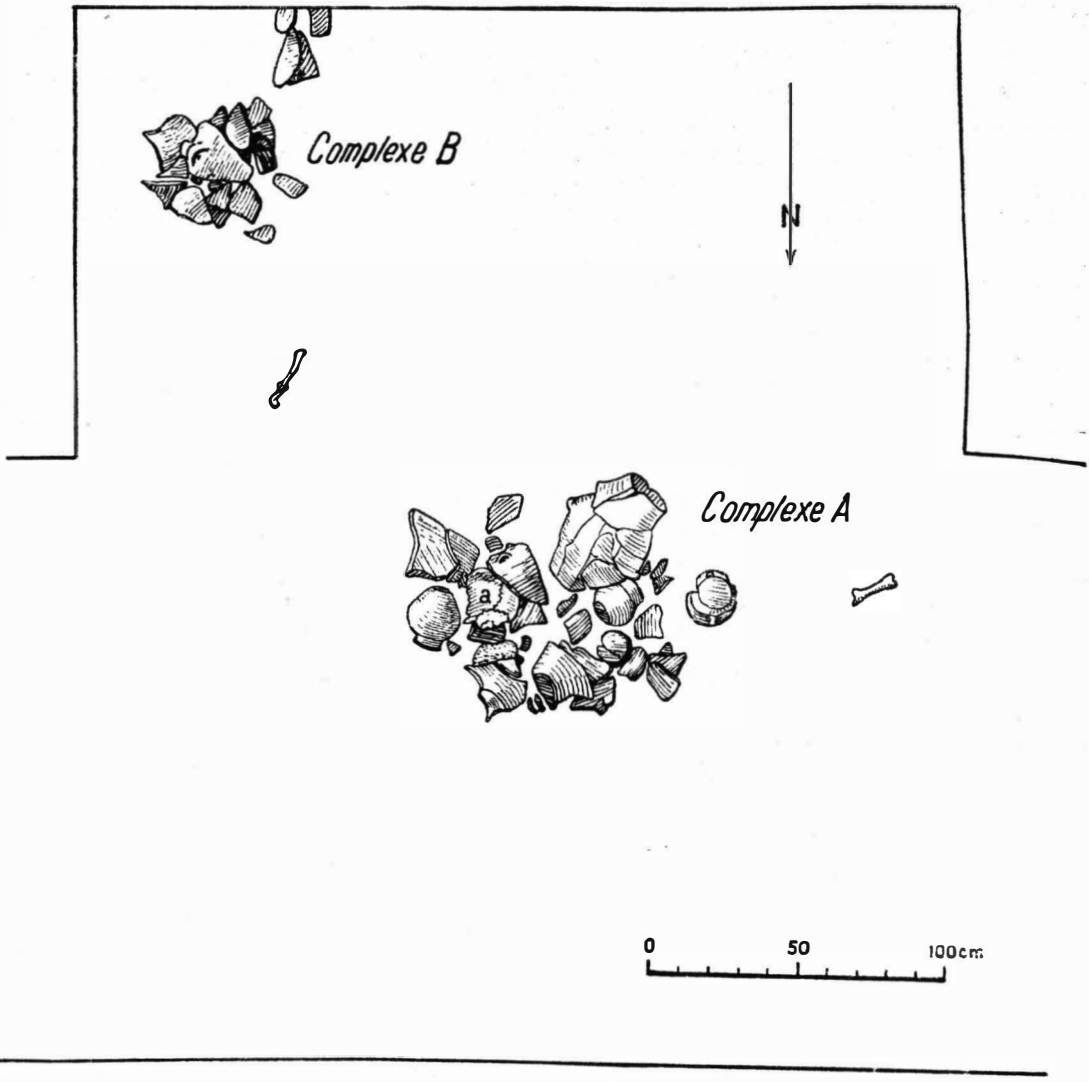


Fig. 4. — La tombe nº 2 /1956 (complexe A) et les vases à offrandes trouvés dans le voisinage (complexe B); *a* = le crâne déposé sur le plateau d'une fruitière.

La couleur rouge de la pierre, rappelant l'ocre des tombes à céramique linéaire, comportait certainement une signification.

Il ne serait point impossible que la corne de chèvre découverte à environ 0m 20 vers le Sud-Est, mais à un niveau de 0m 15 plus élevé, ait quelque rapport avec ce complexe. On pourrait également y rattacher un petit groupe formé des fragments de deux vases peints, emboîtés l'un dans l'autre, situés dans le coin Sud-Est de la tranchée de sondage

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

(fig. 4, B) et, en quelque sorte, au même niveau et en ligne diagonale par rapport à la corne de chèvre.

Pour en revenir au complexe principal, on constata que le crâne supporté par le plateau de la fruitière était posé sur son côté gauche et tourné vers l'Est. En écartant les objets de la fosse, on a pu voir que de ce crâne, privé de son maxillaire inférieur, il ne subsistait plus que la boîte crânienne.

Après avoir écarté cet ensemble de vases, on découvrit, à 1m 45 de profondeur, les os éparpillés d'un squelette incomplet d'enfant, déposé sur de menus tessons peints et entouré d'autres fragments. On en identifia les os iliaques, rapprochés l'un de l'autre, les deux tibias et les deux fémurs, tous fragmentaires, un humérus et quelques restes de vertèbres. Les os longs étaient groupés autour des os iliaques vers le Nord-Est et le Sud-Est, sans se trouver dans des rapports anatomiques normaux (fig. 5). Rien ne prouve toutefois une orientation voulue de ces restes ostéologiques [4].

Selon l'expertise anthropologique des spécialistes cités plus haut [5], il n'existe aucun rapport anatomique entre le crâne et les os d'enfant posés sur les vases à offrandes. Ces derniers auraient appartenu à un enfant âgé de 8 à 9 ans, tandis que le crâne, qui n'avait conservé que la base de l'os nasal, étant dépourvu du reste du massif facial, du maxillaire inférieur et des premières vertèbres cervicales, présentait des caractères de maturité, mais aussi de gracilité. L'expertise anthropologique l'attribua à un sujet de sexe féminin, âgé de 60 ans environ.

Du point de vue archéologique, nous excluons, dès le début, l'hypothèse selon laquelle il n'y aurait aucun rapport direct entre ces deux inhumations, c'est-à-dire que les restes du squelette de l'enfant auraient appartenu à une tombe plus ancienne, dérangée par l'inhumation postérieure et secondaire du crâne. Signalons, à l'appui de cette affirmation, que: 1°, les ossements de l'enfant occupaient une position centrale à l'intérieur de la fosse; 2°, les vases à offrandes se trouvaient immédiatement au-dessus des os; 3°, une série d'analogies prouve que l'on ne creusait pas, ordinairement, des tombes aussi profondes pour enterrer un enfant. Par ailleurs, il n'y a aucun doute que nous ne nous trouvons pas à Traian en présence d'une nécropole, mais de sépultures sporadiques ayant une signification précise, placées au-dessous des habitations ou dans leur voisinage. Il résulte des restes ostéologiques que, cette fois-ci encore, on n'avait inhumé que certaines parties du cadavre de l'enfant; il s'agirait donc une fois de plus d'une « inhumation partielle » du même type que celle de la tombe n° 1/1956. La ressemblance des deux cas est accentuée par la double absence du crâne et, en général, par celle des membres supérieurs et des pieds. En échange, ils diffèrent par la présence, dans la tombe n° 2/1956, d'un squelette d'enfant, ainsi que par l'association à cette inhumation d'un crâne d'adulte.

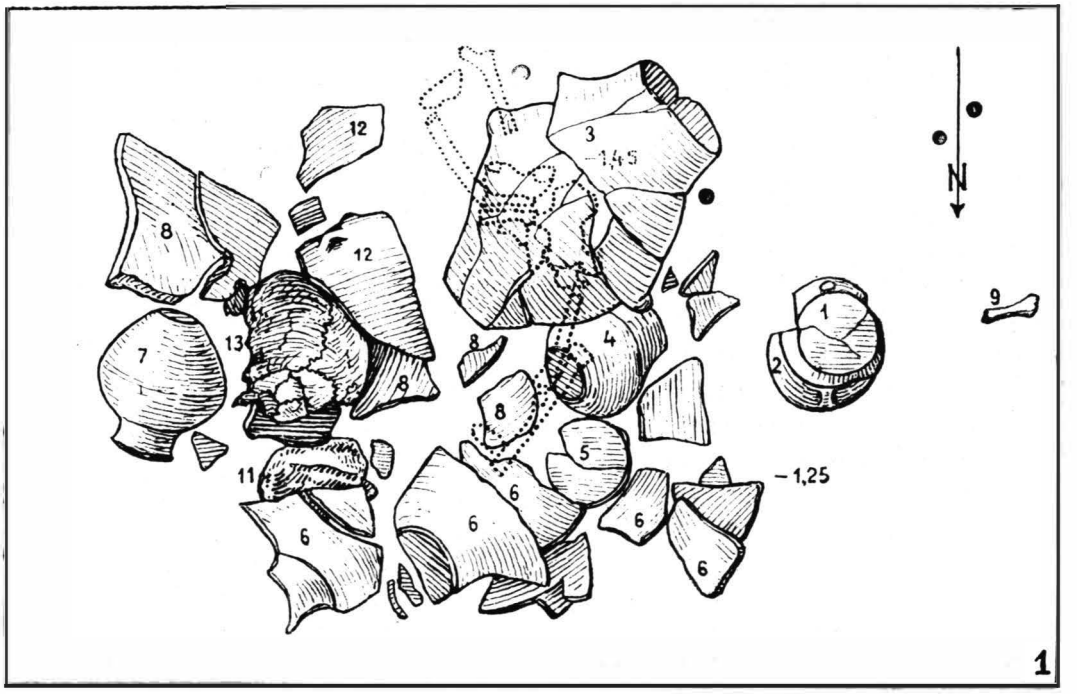
Les inhumations partielles, sous ce double aspect (inhumation de la tête ou de quelques parties du tronc seulement), représentent des pratiques ancestrales, usitées dans le Proche-Orient [6], dans l'Egypte prédynastique, ainsi qu'en Europe, dès le paléolithique supé-

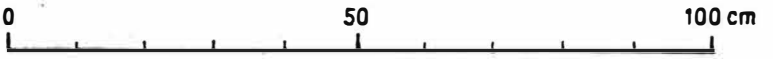
[4] Cette situation rappelle le tombeau d'enfant découvert à Luka-Vrublevetzkaïa, S. N. Bibikov, Раннетрипольское поселение Лука-Врублевецкая на Днестре, MIA, Moscou, 1953, p. 194, fig. 66.

[5] Olga C. Necrasov et Dardu C. S. Nicolăescu-Plopşor, *op. cit.*, pp. 11—15, pl. III.

[6] K. M. Kenyon, *Jericho and its setting in Near Eastern History*, « Antiquity », 120, 1956, p. 184. Dans la station néolithique très ancienne et sans céramique de Jéricho (Palestine) on a découvert, sous les planchers des maisons, bon nombre de squelettes intacts, dont on avait soigneusement détaché les crânes, afin de les conserver et de les vénérer, à l'intérieur des habitations. A part ceux-ci on avait dégagé d'autres squelettes, accusant, au contraire, une totale dissémination des os, attribuée, selon l'opinion de l'auteur, à la même cause ; ceci nous fait supposer que ce second aspect témoignerait plutôt d'une pratique rituelle d'inhumation partielle, d'un type rapproché des découvertes de la station de Traian.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro





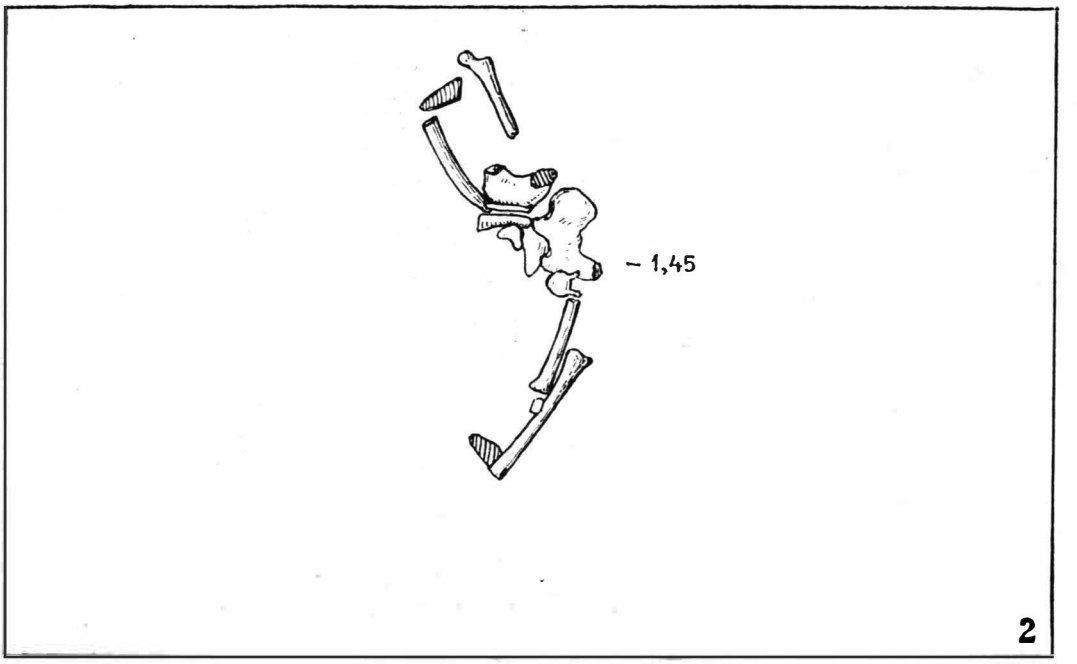


Fig. 5. — 1, la tombe nº 2/1956, avec le crâne (nº 13) et les vases qui l'entouraient; 2, les ossements trouvés sous ces vases.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

rieur [7]. Bien que moins fréquente, sans doute, l'inhumation partielle se rencontre parallèlement à l'inhumation intégrale et se perpétue, sous cette forme, jusqu'au moyen âge. Quant à l'association de squelettes d'adultes et d'enfants dans la même tombe, elle constitue également une pratique assez répandue à l'époque néolithique dans le Proche-Orient et en Europe [8], surtout dans les tombes de l'époque dite du cuivre en Hongrie [9] et, auparavant, dans celles de la civilisation de la céramique rubanée, en Allemagne [10], formant le groupe des tombes du « type double » et « triple ».

Les tombes dégagées dans la station de Traian — y compris les découvertes de 1952 — s'imposent à notre attention par leur caractère d'exception et par leur variété. Cette situation, rapportée à leur nombre assez réduit — quatre, si l'on en exclut la fosse γ, qui n'est pas un cénotaphe [11] — marque une tendance à l'individualisation.

En laissant de côté les éléments communs et les formes de ressemblance — déjà mentionnés, d'ailleurs [12] — qui caractérisent cette catégorie de tombes, nous observons que, dans chacune des quatre tombes découvertes en 1952 et en 1956, le squelette se trouve dans une position spéciale. Dans la tombe n° 1 /1952 le squelette entier d'adolescent était couché sur son côté droit, en position allongée et au bord de la fosse, les jambes tordues et les genoux appuyant sur la terre [13]. Ce détail, qui caractérise aussi l'inhumation partielle, aux os dispersés, de la tombe n° 1 /1956, rapproche ces deux sépultures. Quant aux deux autres tombes, n° 2 /1952 [14] et n° 2 /1956, renfermant des squelettes d'enfants âgés respectivement de 6—7 ans et de 8—9 ans, elles se ressemblent par leur caractère d'inhumation partielle, mais se distinguent l'une de l'autre par la présence, dans la dernière tombe, du crâne d'adulte, point central de l'inhumation.

Ces tombes diffèrent en effet de la grande majorité des sépultures découvertes dans les cimetières, par le fait que l'on n'y constate aucune trace d'un rituel rigide en ce qui concerne le dépôt des cadavres dans la fosse. C'est pourquoi, dans l'interprétation des données fournies par ces deux tombes, récemment découvertes, nous ne pouvons plus nous rapporter, comme de coutume, aux critériums qui éclaireraient les relations de simple vie sociale à aspect familial, ni à ceux qui nous permettraient d'établir des rapports de différenciation sociale.

En analysant les pratiques magiques dévoilées par les tombes découvertes en 1952, il nous a été possible, d'une part, de déchiffrer un aspect important de la vie sociale de la fin

---

[7] Les restes de trois squelettes humains, appartenant à l'aurignacien moyen, ont été découverts en 1904 dans la grotte de Lautsch (Littau) en Moravie, c'est-à-dire au même endroit où, quelques années auparavant, on avait découvert un crâne Cro-Magnon (H. Kühn, *Das Erwachen der Menschheit*, Frankfurt/M., 1957, p. 85).

[8] A la suite des fouilles effectuées en 1922—1924 à Solutré (Saône-et-Loire) on a découvert trois tombes d'adultes et trois d'enfants, dont celle d'une femme ayant, à ses côtés, deux enfants, âgés de 2 et de 7 ans (M. Boule et H. Vallois, *Les hommes fossiles*, IVe éd., Paris, 1952, p. 284); quant à l'époque néolithique en Roumanie, la tombe découverte bien des années auparavant dans la station de Turdaş (Transylvanie), à l'intérieur d'une fosse renfermant en outre des cendres, des traces de cuisson, du charbon, des os d'animal et des tessons, semble être une double tombe, de femme et d'enfant (M. Roska, *Die Sammlung Zsofia Torma in der numismatisch-archäologischen Abteilung des Siebenbürgischen Nationalmuseums*, Cluj, 1941, p. 9, fig. 3).

[9] Les tombes n° 24 et n° 5 (triple) du cimetière de Pusztaistvánháza (J. Hillebrand, *Das frühkupferzeitliche Gräberfeld von Pusztaistvánháza*, ArchHung, IV, 1929). En Bulgarie, à Podgrad-Madara, on a également trouvé des os d'enfant à côté de fragments d'un crâne d'adulte (« Izvestiia-Institut », II, 1923—1924, p. 93); à propos de tombes doubles, d'enfant et d'adulte, près de Russé, *ibidem*, IV, 1926—1927, p. 279.

[10] Dietrich Kahlke, *Die Bestattungssitten des donauländischen Kulturkreises der jüngeren Steinzeit, I. Linienbandkeramik*, Berlin, 1954. Dans le cimetière de Sondershausen (Thuringe) la tombe n° 12—13 (femme et enfant).

[11] H. Dumitrescu, *O descoperire...*, SCIV, V, 3—4, 1954, pp. 400—402 et p. 410.

[12] *Ibidem*, p. 408.

[13] *Ibidem*, pp. 402—406, fig. 3 et 4.

[14] *Ibidem*, pp. 406—407, fig. 5 et 6.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

du néolithique et, d'autre part, de comprendre que ces manifestations reflétaient les occupations agricoles de la communauté gentilique du site de Traian.

Dans le cas présent, les manifestations rituelles à caractère magique dévoilées par les tombes de 1956 nous permettent d'aborder le même aspect de la vie sociale de ces temps très reculés, aspect qui revêt cette fois-ci une forme plus complexe. C'est en partant de la prémisse, vérifiée d'ailleurs, que le mode d'acquisition des moyens d'existence, de même que le genre d'organisation sociale qui y correspond, se reflètent dans les représentations à caractère magique et religieux, que nous essayerons de comprendre dans quelle mesure les nouvelles manifestations rituelles, révélées par les deux tombes, sont à même de s'intégrer dans cette sphère d'idées et de confirmer le mode de production et le type d'organisation sociale de ce site de cultivateurs sédentaires, au sujet desquels nous possédons une vaste documentation. Nous aurons recours, au besoin, à une inversion des termes, pour nous rendre compte dans quelle mesure les éléments de superstructure peuvent à leur tour influencer et hâter le progrès des phénomènes de la base économique. Nous nous posons donc, d'une manière implicite, la question du degré de développement idéologique atteint par la communauté qui vivait dans ces parages à l'époque néolithique.

Cette tentative est assez malaisée à réaliser, parce que les représentations de ces hommes sont absolument spécifiques, quoique variant en fonction de l'espace. Comme nous venons de le dire, ce qui nous intéresse le plus, ce sont moins les relations entre êtres humains, en tant que membres d'une collectivité, que leurs rapports avec la nature environnante. Autrement dit, nous nous proposons d'étudier, à l'aide des nouveaux éléments acquis, le processus de formation de la mentalité de la population, en fonction de l'ambiance où elle vivait et se développait.

Si l'on considère, à titre d'hypothèse, que ces deux tombes font partie d'une nécropole, l'explication la plus courante de cette pratique d'inhumation partielle serait la peur. Evidemment, il ne s'agit point de la peur de la mort, que les primitifs n'arrivaient pas à réaliser, mais de celle de l'inhumé, à cause des sentiments négatifs qu'il aurait inspirés à ses prochains pendant sa vie. Cette croyance aux vampires persiste parfois jusqu'à nos jours. Le dépècement du cadavre semble avoir été une mesure conforme à la logique puérile de ces hommes, qui s'imaginaient empêcher de la sorte le retour du méchant mort parmi les vivants. Il est certain que la pratique de pareils rites n'est qu'un aspect dérivé de la conception européenne ancestrale du « cadavre vivant ».

Si nous envisageons cette situation *grosso modo*, c'est-à-dire du point de vue des relations entre les membres de la collectivité, il s'ensuit que la population néolithique de la station de Traian garde, en présence du phénomène de la mort, la même mentalité primaire, ce qui est d'ailleurs tout à fait naturel.

Par contre, si nous considérons ces deux tombes sous leur véritable aspect d'apparitions inaccoutumées et si nous donnons toute leur importance à leurs éléments exceptionnels, nous remarquerons qu'elles peuvent nous fournir des indices intéressants sur l'évolution de la conception de ces populations touchant leur mode de vie, en particulier, et l'existence du monde environnant, en général. Ainsi, dans le cas de la tombe n° 1 /1956 de Traian, sa richesse en vases à offrandes dénote un cérémonial peu ordinaire, supposant la participation d'une fraction importante, sinon de la totalité de la communauté, et conférant sans doute à cette manifestation la signification d'un acte social considérable. Ce point de vue se trouve encore renforcé par l'existence dans le voisinage de trois « fosses à sacrifices », dont la première, de $3^{m}70 \times 2^{m}60$ de diamètre, renfermait, à $1^{m}60$ de profondeur, un foyer contenant des cendres et des charbons, au-dessus duquel il y avait, à $1^{m}50$ de profondeur, un immense

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

monceau de vases fragmentaires peints, de grandes dimensions, ainsi que des os d'animaux. L'abondance de ces vestiges suggère l'image d'un festin de proportions impressionnantes. En considérant aussi le degré de dissémination voulue [15] des ossements de la fosse — dissémination que nous ne retrouvons pas sous cette forme à Traian — nous penchons à y trouver une explication d'une portée plus grande, reflétant les conceptions d'une société, sans doute primitive encore, mais suffisamment bien organisée. Dans le site de Traian, l'agriculture primitive et l'élevage constituaient les occupations principales qui permettaient à l'homme de soutenir son existence. En effet, dès le début du néolithique il s'était produit une évolution, un tournant essentiel dans la vie de l'humanité : nous avons donc affaire, à Traian également, à des « producteurs de nourriture ». Les nouvelles conditions de vie entraînèrent un élargissement de l'horizon de la conscience de la collectivité. Quoique, aussi bien à l'époque néolithique qu'ultérieurement, l'humanité eût, sans aucun doute, continué à se laisser toucher jusqu'à l'effroi par le grandiose déploiement des phénomènes physiques de la nature, elle avait toutefois, à ce stade de son évolution, déjà dépassé la phase d'intégration totale à la nature et d'une trop étroite dépendance de la réalité environnante. L'étape du semi-nomadisme avait été dépassée et la collectivité stable de la station de Traian, ainsi que d'autres stations similaires de la fin de l'époque néolithique, s'entendra non seulement à défricher les champs, à y cultiver des plantes et des céréales et à élever du bétail, mais aussi à construire des habitations en surface, d'un type bien établi, prouvant ainsi sa capacité d'organiser son travail, dans un effort commun, pour des fins communes. Ces hommes avaient à présent sur le monde environnant des représentations différentes de celles des chasseurs paléolithiques et ils vont se hausser graduellement à une conception correspondant à ce nouveau mode de vie. Il est probable que, alors comme de tous temps, la vie sédentaire offrait à ces agriculteurs la possibilité d'observer de plus près les phénomènes de la nature et d'accumuler de l'expérience en fonction des occupations maîtresses de leur vie. Ils avaient sans doute enregistré l'incessante alternance des saisons, de la chaleur, du froid, du vent et de la pluie. La germination des plantes, la naissance des animaux et des hommes, leur croissance et leur disparition, étaient des phénomènes naturels, mais d'un intérêt primordial. La vie et la mort ne représentaient pas encore deux notions antinomiques, mais deux aspects du même phénomène, qui s'enchaînaient et se conditionnaient réciproquement. En sa qualité de productrice de nourriture, l'humanité devint consciente du pouvoir qu'elle avait acquis en s'intégrant, en tant que force active, dans le milieu ambiant. Par ailleurs, il est certain que le souci capital des hommes a été, de tous temps, la multiplication des moyens de se procurer de la nourriture. Dans cette perpétuelle nécessité de lutter pour satisfaire leurs besoins, les circonstances malheureuses où, malgré tous les efforts de l'homme, la nature réussissait à détruire les biens si péniblement acquis, ne devaient point manquer. Il est prouvé que ces hommes se rendaient déjà compte que tous leurs efforts collectifs en vue de la production et du maintien de leur vie n'aboutissaient à aucun résultat positif, si la nature n'y prêtait pas son concours.

---

[15] D. Kahlke, *op. cit.*, les tombes n°s 13, 14, 18, 22 du cimetière de Sondershausen, renfermant des squelettes dérangés de leur position normale et dépourvus d'une partie des os. On les considère comme des apparitions rares et non typiques pour les cimetières de la céramique rubanée de l'Allemagne centrale. On remarque également dans la tombe n° 22, à part l'absence des fémurs, la position allongée du squelette, ce qui constitue une exception, car la position accoutumée est celle recroquevillée (Hocker). Dans les tombes n°s 7 et 17, les squelettes sont allongés sur le ventre, ainsi que dans le cimetière de Pusztaistvánháza (J. Hillebrand, *op. cit.*, les tombes n°s 27 et 29) et de même que dans le cimetière de Zengövarkony-Baranya (J. Dombay, *The prehistoric settlement and cemetry at Zengövarkony*, ArchHung, XXIII, 1939, les tombes n°s 38, 39, 68).

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

La réalité et les conditions de la vie d'agriculteurs, aux expériences si péniblement acquises, firent naître finalement dans la conscience humaine l'idée d'une force extérieure, embrassant la vie, la mort et la fécondité. Cette idée d'une force vitale et de la fertilité de la nature est conçue pour la première fois d'une manière abstraite, sans arriver toutefois à un degré élevé de spiritualité; elle demeure, au contraire, intuitive et rapprochée du monde concret. La mentalité propre au monde néolithique se concentrera autour de cette nouvelle représentation, source du futur culte de la fertilité; cette première représentation fondamentale restera à jamais imprimée dans la conscience humaine et s'adaptera, au cours des siècles et des millénaires, à des conceptions nouvelles. Ce nouveau faisceau de lumière qui éclaire la conscience de l'homme influencera insensiblement la qualité de son travail. Le niveau de compréhension de l'humanité néolithique pour les problèmes de la nature et de la vie présage déjà le développement spirituel qui suivra. Toutefois, comme elle ignore encore les moyens d'obtenir l'assistance des forces de la nature qui lui étaient si nécessaires, l'humanité ne saura recourir qu'à la magie pratiquée dès l'époque paléolithique.

Nous voyons donc comment, dans ce nouveau culte de la nature, se mêlent des croyances et des pratiques plus anciennes; car toute conquête de la conscience humaine demeure ancrée dans ses tréfonds. La nouvelle conception du monde — celle de la fertilité — s'esquissait à peine, mais elle renfermait déjà l'idée de la mort et de la résurrection, du réveil de la nature. Conformément aux croyances magiques, le rituel de ce culte agraire devait contenir nécessairement non seulement la fiction, mais aussi l'acte même de la mort, pour que l'acte de la résurrection puisse être obtenu. D'autre part, la première forme de culte connue était le sacrifice sanglant, figurant depuis les temps les plus reculés le lien rattachant l'humanité aux forces de la nature. A cette époque, où les représentations étaient encore fluides et confuses, on ne pouvait évidemment pas concevoir clairement les délimitations entre le règne végétal et le règne animal d'une part, entre l'animal et l'homme — produit de l'évolution — d'autre part. La tradition des totems s'y avérait d'ailleurs encore assez puissante.

Par analogie avec le monde des plantes, qui doivent être fauchées afin de porter de nouveaux fruits, la mutilation des victimes signifiait dans le monde agraire la garantie de leur renaissance. On peut, malgré tout, prêter à ce point de vue un caractère en quelque sorte plus spiritualisé, si on le compare à la pratique de la mutilation des cadavres par peur du mort.

C'est pourquoi nous voyons dans la tombe n° 1/1956 de Traian, ainsi que dans les autres qui y ont été découvertes, l'expression du culte de la fertilité de la terre et de la fécondité en général; ce culte se caractérisait par le sacrifice sacré d'un être humain jeune, ainsi que par la mutilation du cadavre, l'offrande de la puissance qui se dégageait du sang de la victime étant ainsi vouée à la grande force de la fécondation. Le sang chaud des sacrifices représentait la force vitale, qui avait parfois aussi son siège dans la boîte cranienne. Il est possible que ces scènes rituelles aient été accompagnées de pratiques cannibales, ainsi que nous l'avons déjà montré par ailleurs[16]; ce serait, dans le sens magique, une communion avec la puissance de vie et comme un renouvellement de la force qui devait se conserver au sein de la peuplade. On pourrait expliquer de la sorte l'absence de certaines parties — justement les plus importantes — du squelette humain, qui d'ailleurs ne dut évidemment pas avoir été enterré immédiatement après le sacrifice. Nous croyons que ces cérémonies sacrées à caractère magique avaient probablement lieu l'automne, après la moisson, comme une nouvelle conclusion du pacte d'assistance avec la nature. Si les fêtes printanières de la germination pouvaient avoir un caractère joyeux,

[16] H. Dumitrescu, O *descoperire* . . . , SCIV, V, 3—4, 1954, p. 413.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

voire orgiaque, celles de l'automne, tout aussi spectaculaires, entraînaient le recueillement devant la mort, mais aussi l'espoir de la renaissance.

Nous avons encore trouvé dans ces tombes, à côté des traces de pratiques magiques illustrant les représentations spéciales de ce monde, des vestiges d'offrandes et de festins funéraires. C'est une circonstance des plus naturelles, s'expliquant par l'observance conservatrice du culte des morts [17]. Quant à la richesse en vases et en offrandes de ces tombes, elle prouve, comme nous l'avons déjà affirmé, le caractère social particulièrement important de ces manifestations religieuses.

Mais la force de la création, conçue à présent en dehors du monde tangible, afin de pouvoir être saisie de tous, devait être représentée de façon concrète, à l'aide de différents symboles et, en premier lieu, par l'image de la femme-mère, personnifiant en général la fécondité et, par la suite, la fertilité de la terre. A propos de cette mentalité religieuse, il est intéressant de remarquer qu'au sein de la communauté de Traian également, le taureau sacré était probablement le symbole de la force de germination, attribut de la puissance matriarcale de fécondation, tout comme dans le monde oriental et égéo-méditerranéen, mieux connu que d'autres régions de l'Europe. Cet essai de rapprochement s'appuie sur le fait que l'on trouve, à Traian aussi, à part de nombreuses figurines anthropomorphes féminines, différentes fosses de sacrifice indiquant un culte du taureau où, à côté des vases à offrandes, des crânes ou, du moins, des cornes de taureau ne manquent pas [18].

Nous ne sommes évidemment pas en mesure de préciser si, à cette époque, l'humanité était arrivée à personnifier les différents aspects de la force créatrice sous forme de légendes ou de mythes puisés dans son imagination. Il est probable que de pareilles légendes ont circulé aussi dans le monde de la civilisation de la céramique peinte de Cucuteni-Tripolje, mais d'une manière plus rudimentaire, moins riche en possibilités d'expression et en contenu. Cette ancienne forme de pensée mythique est rencontrée pour la première fois dans le Proche-Orient, au sein de la civilisation mésopotamienne, qui, s'élevant sur des bases agraires, atteignit rapidement un degré élevé de floraison.

Nous pourrions donc, à l'aide d'une interprétation strictement hypothétique, considérer le jeune homme immolé au cours de la cérémonie du site de Traian, comme personnifiant l'acolyte masculin du principe de la force créatrice féminine.

Il est vrai que de tels rapprochements s'esquissent, dans leurs grandes lignes, sur une vaste aire; mais chaque région y conserve ses caractères spécifiques. Ceci prouve que, même si les échos du monde, déjà parvenu au stade de la civilisation, arrivaient jusqu'à ses confins, ils y rencontraient la tradition qui continuait à s'exercer sur un fond local. La magie de la fécondité deviendra un rite universel; et le mythe de la mort et de la résurrection accusera partout un substrat agraire.

La tombe n° 2 /1956 est intéressante par son contenu complexe et difficile à étudier, puisqu'elle renferme, comme nous venons de le voir, les restes d'un cadavre mutilé d'enfant, associés à un crâne d'adulte. Le rite de l'amputation du crâne est également universel et des plus anciens [19]; ses mobiles peuvent être variés, voire contradictoires. Il pouvait s'agir, par exemple, de personnes distinguées, ayant perdu leur vie dans des circonstances exceptionnelles et en des endroits lointains; par obligation sociale, on aura ramené à leur demeure leur cadavre ou, du moins, leur crâne, afin qu'il pût être inhumé à proximité des habitations. Dans ces cas-là,

[17] *Ibidem*, p. 423.

[18] H. Dumitrescu, *Şantierul arheologic Traian 1953*, SCIV, V, 1—2, 1954, pp. 44—46.

[19] À Le Placard (Charente), cinq crânes placés l'un à côté de l'autre furent découverts, à la fin du siècle passé, dans une couche magdalénienne ancienne. Dans la même couche, mais un peu plus haut, apparurent les fragments d'un autre crâne d'une femme, orné de coquillages (H. Kühn, *op. cit.*, p. 82).

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

le crâne demeure habituellement intact, tel que nous le présentent les découvertes faites dans différentes stations et cimetières de la fin du néolithique dans la péninsule des Balkans [20] et en Europe centrale [21]. On interpréta encore ce phénomène comme une manifestation de la peur devant la force maléfique de l'inhumé. L'effroi devant la mort a été également invoqué dans le cas bien connu des crânes de l'époque mésolithique, enterrés dans la grotte d'Ofnet, en Bavière, bien que les pièces de parure de certains de ces crânes, ainsi que l'inventaire qui leur était joint, puissent aussi témoigner d'un sentiment de piété à l'égard des défunts. Dans d'autres cas plus récents, la tête, une fois coupée, avait été placée sur la poitrine ou bien à côté du cadavre, ce qui exprime d'une manière plus explicite encore le souhait que l'inhumé ne revienne plus parmi les vivants. D'autres cas reflètent des sentiments opposés, des circonstances prouvant que certains crânes avaient été conservés dans les huttes [22] par un sentiment de piété toute particulière; on leur attribuait probablement un caractère sacré, ainsi que des propriétés et des vertus utiles à ceux qui les vénéraient.

On a découvert récemment, en reprenant les fouilles de Jéricho, en Palestine, des aspects assez avancés du culte des crânes ancestraux [23]. Leur côté le plus intéressant est la reconstitution des traits du visage, modelés dans un masque en plâtre, à tendance de portrait. Nous remarquons aujourd'hui encore la même coutume chez les peuples à l'état de nature qui, par divers procédés, réussissent à conserver les crânes des ancêtres [24], en les gardant dans les maisons et en les honorant de différentes manières.

---

[20] En Bulgarie, à Balbunar, dans la tombe nº 1, le crâne est déposé à côté du squelette; quant à la tombe nº 10, contenant seulement un crâne et deux os longs, elle est placée entre les tombes nº 23 et nº 24 (« Izvestiia-Institut », IV, 1926—1927, p. 279, fig. 111).

[21] Dans le cimetière de Zengövarkony (J. Dombay, *op. cit.*), les tombes nº 13 et nº 58 renferment des squelettes sans crânes, bien que l'on n'y décèle aucune trace de dérangement; ceci prouve que l'amputation de la tête s'était opérée avant la mise en tombe. Dans le cimetière de Pusztaistvánháza (J. Hillebrand, *op. cit.*), la tombe double nº 21 présente un squelette ayant deux vases à la place du crâne; par conséquent dans ce cas aussi, l'amputation de la tête avait été faite avant l'inhumation. Le second squelette, appartenant à un enfant, a la tête retournée de 180° dans la direction opposée par rapport à celle du squelette. Dans la tombe nº 19, le squelette est dépourvu de sa boîte crânienne, ce qui suppose l'intention de conserver le crâne, ainsi que le fait que l'inhumation avait eu lieu après décomposition des parties molles. Dans la tombe nº 25, la boîte crânienne avait été posée à côté, tandis que seule la mâchoire inférieure était restée à sa place. Ceci prouve, une fois de plus, que l'inhumation s'était produite après la macération des parties molles du cadavre.

[22] D. Kahlke, *op. cit.*, rappelle que dans une station de la civilisation à céramique rubanée (Kriegsdorf), on découvrit, parmi les tessons et les outils en pierre, trois crânes humains, ainsi que des fragments de côtes. L'auteur ne croit pas à la probabilité du cannibalisme. Pareillement, dans une hutte de la station de Wetterau, on a trouvé des débris désagrégés de crâne, non brûlés, bien que l'incinération du cadavre ait été l'une des pratiques de cette station. Dans une hutte ovale de Zauschwitz bei Pegau (Saxe), on a également exhumé un crâne isolé. Des calottes crâniennes et des fragments de crâne ont été découverts dans certaines stations de la civilisation de la céramique peinte de Cucuteni-Tripolje (SCIV, V, 3—4, 1954, p. 416). Dans la nécropole de Cernavoda, on a également trouvé des inhumations de crânes dépourvus de mâchoires, ainsi que la tombe d'un enfant dépecé, à côté de vases et de morceaux d'ossements d'animaux (information que nous a fournie D. Berciu). De même, dans une station néolithique de Leţ-Várhegy (Transylvanie orientale) on connaît une tombe d'enfant dépecé, appartenant probablement à la civilisation de Boian ou d'Ariuşd (I. Nestor, *Raport despre sondajele de la Leţ-Várhegy*, « Materiale », III, 1957, p. 62).

[23] K. M. Kenyon, *op. cit.*, p. 184 et suiv. Les crânes appartiennent à la couche nommée « habitations à plancher de plâtre », qui témoigne d'un niveau élevé de culture. On peut, à l'aide du « C.14 », leur assigner comme date le VIe millénaire av. notre ère. Cette situation ferait de Jéricho le plus ancien établissement néolithique « de type urbain », sans céramique, que nous connaissions.

[24] Une forme ethnographique du culte du crâne, nous a été indiquée par le professeur G.B. Fédorov de Moscou. Dans le désert de Kara-

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

L'examen du crâne de la tombe n° 2 /1956 de Traian prouve que le mort n'avait pas été décapité à dessein, dans le but d'être immolé à côté du corps de l'enfant. Comme nous venons de le dire, ce crâne était incomplet, d'aspect vétuste et — particularité essentielle — il ne possédait pas les premières vertèbres cervicales (l'atlas et l'axis) qui n'auraient pu manquer dans le cas d'une amputation de la tête. Ces éléments démontrent que nous nous trouvons une fois de plus en présence d'une forme de « culte du crâne » et qu'il pourrait par conséquent s'agir d'un crâne conservé comme une relique précieuse, dans le site de Traian, par les descendants. Cette interprétation est renforcée par le soin avec lequel on avait procédé à l'enterrement: le crâne avait été posé sur une fruitière à pied, rehaussée sur des pierres et placée, à son tour, à l'intérieur d'un second vase dans lequel on avait brûlé quelque chose. Nous pouvons supposer que ce crâne, longtemps conservé par les descendants, avait été déposé, lors d'une circonstance solennelle, comme une offrande précieuse, geste par lequel on conjurait les forces de la nature de devenir favorables à la fécondité du sol. Il ne serait pas exclu qu'entre l'enfant immolé et la vieille de 60 ans dont le crâne, aux affinités méditerranoïdes, avait été déposé dans la même fosse, il ait existé un lien de parenté.

La mentalité à laquelle correspond ce rite, si répandu, reconnaît la tête comme le siège des facultés spirituelles de l'homme en vie et aussi, peut-être, l'existence d'un esprit encore rattaché au corps, donc une conception qui représente un pas en avant vers un degré intermédiaire, encore nébuleux, de la conscience humaine ayant dépassé la croyance primaire, profondément ancrée en elle, au « cadavre vivant », mais n'ayant pourtant pas encore abouti à la conception dualiste de l'esprit séparé du corps.

Les faits que nous venons d'exposer nous donnent le droit d'affirmer la signification toute particulière de la découverte de ce type d'inhumation dans la station à céramique peinte de Traian. Les tombes découvertes en 1956 ont justement confirmé, par leur aspect si divers, l'unité de tout le groupe, en tant que versions différentes, illustrant la même idée générale. Quant à leur signification sociale, notre point de vue, formulé dès l'apparition des premières découvertes de cette catégorie, en 1952, y a trouvé, à son tour, sa confirmation.

En conclusion, nous pouvons avancer que les quatre tombes à caractère magique découvertes en 1952 et 1956 nous ont donné, grâce aux pratiques du culte qu'elles attestent, la possibilité de faire une incursion dans un domaine peu étudié et assez délicat, mais d'autant plus intéressant pour la connaissance de la mentalité de la société primitive, en l'espèce celle des hommes qui vivaient dans la station de Traian au temps de la civilisation de la céramique peinte de Cucuteni-Tripolje.

Si limité qu'ait été son horizon, nous pouvons nous rendre compte que l'humanité néolithique sédentaire avait réussi à faire un saut qualitatif important dans le développement de ses possibilités de pensée et de prévision, en s'élevant à la vaste conception de la fertilité rattachée à la vie agraire. Dès ce moment, l'humanité commençait à prendre conscience de son rôle au sein de la nature et se manifestait en tant qu'une force aux prises avec une autre force supérieure, qu'elle se représentait encore confusément, mais sur l'assistance de laquelle elle voulait compter et qu'elle sollicitait par des procédés magiques. La croyance à la mort et à la résurrection, au sacrifice de la vie en vue de la continuation de la vie, croyances manifestées

Koum, en U.R.S.S., les indigènes posent des crânes dans des halliers; grâce à l'air sec, ces crânes deviennent très luisants et peuvent être repérés à de grandes distances. Ils sont placés dans le voisinage des fontaines et ont les orbites tournées vers ces dernières. Ceci constitue une fois de plus un reflet de la croyance que les crânes sont le siège de la pensée et que, par la sagesse manifestée durant la vie, ils peuvent encore se rendre utiles aux descendants.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

par les pratiques du culte, constituent l'expression d'une idée générale, bien qu'à peine formulée: celle de la fertilité infinie et embrassant toute la création de l'horizon respectif. Par ces mots, nous ne prétendons toutefois pas affirmer que la généralisation fût devenue un procédé commun de la pensée du monde néolithique.

Quant au culte du crâne, manifesté par la conservation comme reliques de certains crânes, en tant que sièges de la force vitale et de la force de la pensée, il représente également un pas en avant par rapport à la conception antérieure du « cadavre vivant ».

Certes, les essais de reconstitution théorique en ce domaine, consistant à refaire à rebours la marche vers certains états de conscience primaire, depuis longtemps dépassés par notre mentalité actuelle, sont encore incomplets et mal assurés. Ils pourront, à l'avenir, gagner en richesse et en certitude, par la multiplication des recherches sur les monuments archéologiques de cette catégorie.

Néanmoins, en nous appuyant sur les données dont nous disposons et sur certaines probabilités, nous croyons pouvoir encadrer, dès à présent, ces aspects de superstructure de l'époque néolithique parmi les possibilités historiques.

HORTENSIA DUMITRESCU

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro